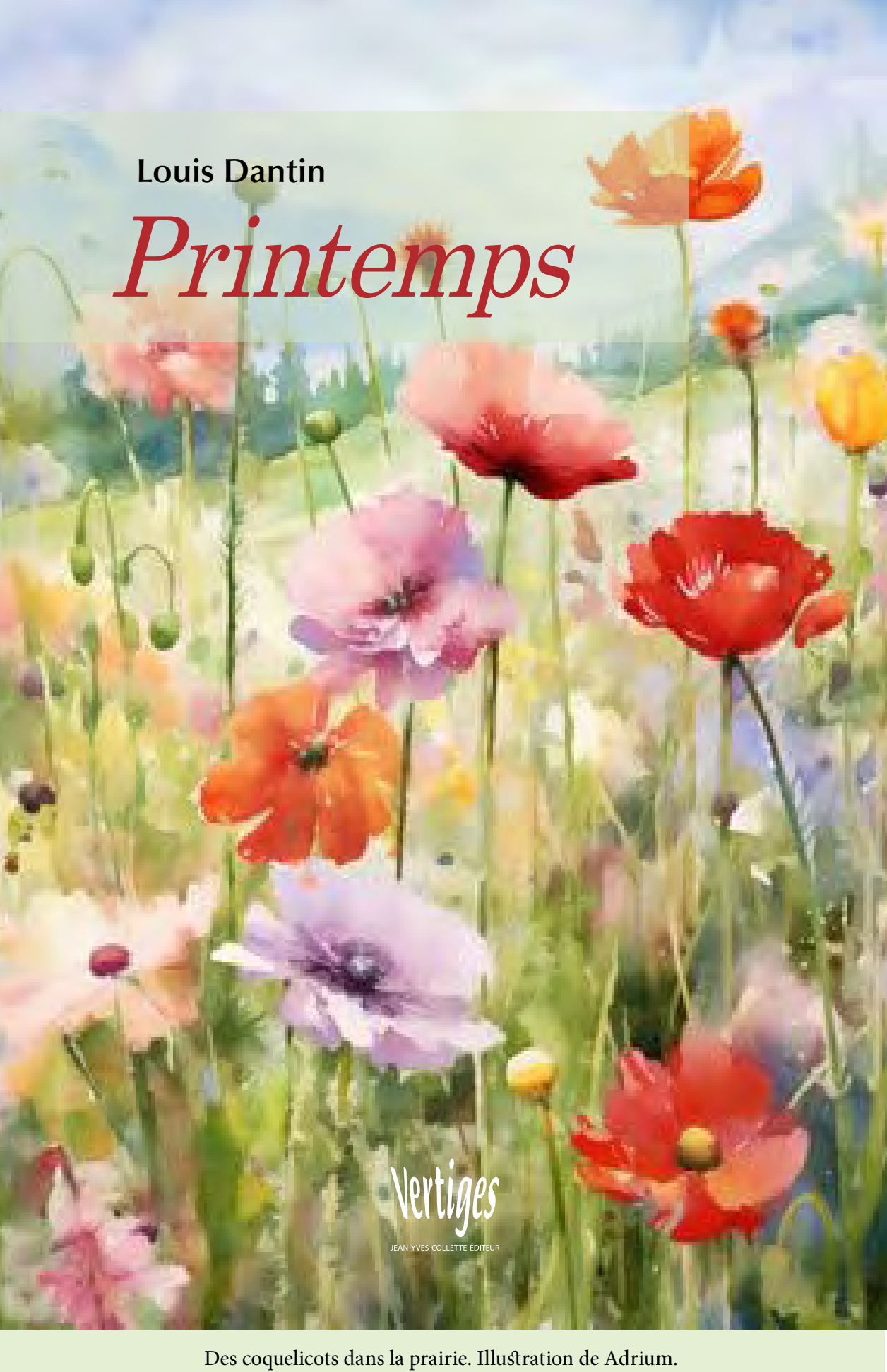
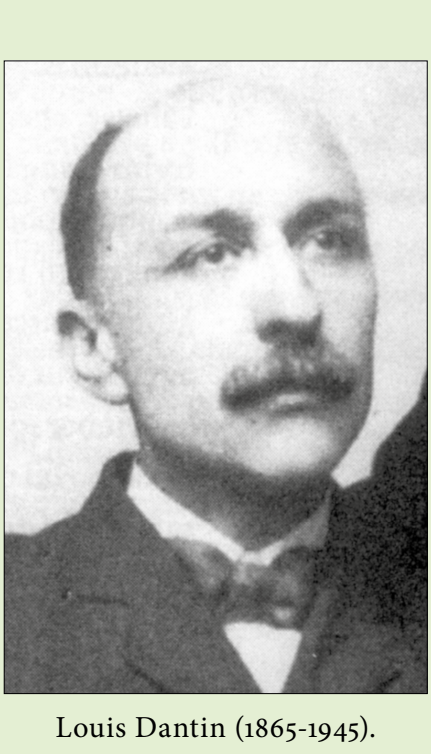


Des coquelicots dans la prairie. Illustration de Adrium.



Louis Dantin (1865-1945).

PRINTEMPS

TOUT EN HAUT du quartier Saint-Denis, au point où la banlieue, raréfiée et grêle, se dissout presque dans la campagne environnante, Arthur Limoges attendait les « petits chars ». Ceux-ci le cueillaient chaque matin à cette même place et, après trois quarts d'heure, le déposaient à l'autre bout de Saint-Henri, devant la fabrique d'allumettes. C'est là que travaillait le jeune homme. De sept heures à six heures, son devoir consistait à tremper les fagots d'éclisses dans le bain final, celui qui dessine un œil blanc sur leurs extrémités vertes ou rouges. C'était tout, et, comme truc, c'était facile. Seulement le soufre empestait, et les allumettes se ressemblaient toutes. De plus, ce n'était jamais fini : quand il avait trempé vingt mille, trente mille bâtonnets, cinquante mille autres attendaient leur tour. Après dix heures de cet exercice, les chars le reprenaient, un peu ahuri, et le ramenaient chez son oncle Anthime, un brave ouvrier peintre qui l'avait adopté et élevé. Depuis l'âge de quinze ans (et il en avait vingt) il refaisait chaque jour cette navette ; et les allumettes qu'il avait ornées de cet œil auraient fait plusieurs fois le tour du globe.

On était au vingt mai, et le printemps, longtemps retardé, s'inaugurait enfin dans toute sa splendeur. Cette journée s'annonçait douce et exquise. Le soleil, déjà haut, ruisselait sur les toits et les pavés, dorait les bourgeons entrouverts, faisait miroiter les fenêtres et les pelouses. Partout les rites connus du recommencement, la poussée des ferments, le gonflement des germes, s'étalaient et se proclamaient. Il y avait dans l'air une limpidité de cristal et une senteur de vert nouveau. Une vapeur s'élevait du sol, pétillante comme une mousse longtemps retenue. Par intervalles passaient des bouffées tièdes, chargées d'émanations intenses, éveillant les pousses, semant une griserie parmi les arbres et les oiseaux. Le décor printanier, toujours le même, mais avec, ce matin, tant de fraîcheur, d'imprévu, de grâce qu'on eût dit qu'il servait pour la première fois. Si surprenant que, sur la rue, les passants encore rares s'arrêtaient, envahis d'une langueur subite, pour admirer la lumière neuve, les feuilles palpitantes, et pour humer tout ce printemps.

Arthur Limoges, comme tout le monde, se sentait pénétré de cette exubérance de vie. Mais il songeait aussi au tramway qui devait passer, et à l'appel des innombrables allumettes. C'était dommage de s'enfermer avec la peste, à la lueur jaune du gaz, par un jour pareil. Un soupir inconscient s'exhala de lui, et se perdit dans la grande mêlée des souffles.

Il s'aperçut à ce moment qu'il n'était pas seul à son coin. Une jeune personne venait de s'y arrêter, attendant comme lui les chars. Il n'en fut pas surpris : c'était une demoiselle qu'il voyait là presque chaque jour, qui devait travailler aussi dans quelque fabrique. Il ne l'avait guère remarquée ; elle avait son affaire et lui la sienne ; et les filles d'ailleurs l'intéressaient peu. Seulement, ce matin, peut-être sous l'influence vernale, il la regarda du coin de l'œil. Elle était mise très uniment, en costume d'ouvrage, avec des souliers pas trop neufs, et un chapeau de l'an dernier. Elle portait son goûter dans une feuille de journal cerclée d'une ficelle. Sa mine lui parut gracieuse, sa figure plaisante et tranquille. Il trouva ses cheveux d'une teinte admirable, sans remarquer que le soleil les transperçait pour l'heure de toute la richesse de ses ors. Elle était absorbée à contempler un merle qui trottinait dans un champ vague de l'autre côté de la rue.

Le tramway s'attardait, et le soleil montait toujours. Un moment, le merle s'étant envolé, la petite ouvrière le suivit des yeux, et ses yeux, dans leur trajectoire, rencontrèrent juste ceux du jeune homme.

Arthur était un garçon réservé, même positivement timide. Il n'eût jamais, en temps normal, adressé la parole à une inconnue. Mais aujourd'hui la chaleur, la sève ambiantes lui communiquaient leur élan, dilataient son tempérament jusqu'à l'audace. Il circulait avec cette brise un besoin d'expansion, une sorte de fraternité entre les êtres. Est-ce que là-haut, parmi les branches, les moineaux hésitaient à s'aborder et à causer ?

Arthur sourit, gêné quand même, et dit, soulevant sa casquette :

— V'là donc les premières grives, mademoiselle.

Elle ne parut pas étonnée, encore moins mécontente, d'une réflexion si juste.

— Oui, fit-elle gentiment, avez-vous vu celle-là, comme elle sautillait ?

— Le fait est, reprit le jeune homme, qu'un temps comme ça donnerait envie de sauter à tout le monde.

— Vous l'avez dit, approuva-t-elle ; les grives ont de la chance de pouvoir sauter à leur goût.

— Au lieu de ça, continua Arthur, nous v'là plantés ici en attendant ce vieux tramway.

— Dame oui, dit-elle ; il faut bien l'attendre, n'est-ce pas ?

— C'est égal, on l'attend sans le souhaiter. Moi, je voudrais qu'il serait déraillé là-bas, sur la route du Sault. Pensez, un jour pareil, aller s'emmurer dans les caves !

— Moi, c'est dans le grenier où je suis : mais ça n'en vaut guère mieux.

Et un soupir voilé se répandit comme l'autre parmi les mille haleines flottantes.

— C'est bien simple, reprit-il, si je m'écoutais, je planterais tout là aujourd'hui et je partirais en pique-nique.

— Ne me le dites pas, riposta la jeune fille. J'attraperais la même envie.

Une suggestion hardie, enfantine, exorbitante, effet direct de la brise folle et du chœur des moineaux qui caquetaient, s'offrit tout d'un coup au jeune homme, l'envahit, le conquit sans combat possible.

— Si on se connaissait mieux, lança-t-il, ça serait encore plus tentant : ça pourrait être un pique-nique à deux.

— Oui, si on se connaissait, balbutia-t-elle ; mais ses yeux pétillaient sous la frange brune de leurs cils.

Il reprit sournoisement :

— Au fait, on se connaît un peu : je vous vois ici tous les jours, et ça me dit ce que vous êtes. Il n'y a qu'à vous regarder pour vous croire comme il faut. Si vous aviez moitié autant de confiance en moi, n'en faudrait pas plus.

Elle allait répliquer, quand le sol trépida sous un roulement de ferrailles, et le tramway, débouchant d'une courbe, coupa net le fil de leur rêve. L'instant d'après, il s'arrêtait juste en face d'eux. Les deux jeunes gens, dans un sursaut, échangèrent un regard où se lisait un vague regret, hésitèrent l'espace d'une seconde, puis, l'air résigné, ils montèrent.

Ils prirent place l'un près de l'autre sur la même banquette, et n'ajoutèrent plus une parole.

Seulement, quand le véhicule, après avoir dégringolé la ville dans toute sa largeur, croisant le défilé hâtif des piétons et des charrettes, se surchargeant en route d'une foule qui devenait cohue, allait tourner sur la rue Craig pour prendre son chemin vers l'ouest, Arthur Limoges se pencha vers sa voisine et, très simplement, il lui dit :

— Vous comprenez l'idée. Venez-vous ? Et celle-ci, d'un ton ferme, répondit :

— Je veux bien.

Ils se levèrent d'une allure aisée, jouèrent des coudes parmi la masse, passèrent la tête haute devant le conducteur, et se retrouvèrent ensemble sur le pavé.

Une fois là, ils se mirent à rire, stupéfaits et grisés de leur propre audace :

— Nous en risquons un coup ! dit la jeune fille. Jamais je n'ai fait une chose comme ça. Et c'est curieux, je n'ai pas peur.

— Moi non plus, dit Limoges, je me sens brave comme tout. Il n'y a pas de danger, d'abord ; sans ça, je vous aurais pas demandé. Y a que là-bas qu'ils vont nous manquer, mais pour une fois qu'ça nous arrive !

— À présent, reprit-elle, qu'est-ce que vous prétendez qu'on fasse ?

— Qu'on fasse ? Nous promener, aller devant nous, regarder à droite et à gauche, nous arrêter, repartir quand ça nous plaira, nous emplir les poumons, nous figurer qu'il n'y a au monde que nous autres et le beau printemps. Y a pas trop d'une journée pour ça. Tenez, pour commencer, allons voir le port, voulez-vous ?

Ils y furent en quelques minutes. Les quais, à cette heure matinale étaient encore presque déserts. Ils les longèrent un temps, puis, trouvant un endroit propice, ils se hissèrent sur le parapet du mur de revêtement et s'assirent les jambes pendantes du côté de l'eau.

Devant eux, le fleuve s'épandait, frémissant lui aussi de la vie nouvelle. Il coulait libre et à pleins bords, sans nulle trace de la lutte qui avait secoué ses glaces, sensible une fois de plus aux remous, aux reflets, aux souffles. Une longue traînée ardente le barrait vers l'est, faisant flamber l'île Sainte-Hélène. Ailleurs il avait l'éclat mat et uni d'une plaque d'acier. Par places le courant plus actif créait des champs de vagues menues dansant dans un miroitement de paillettes. On distinguait sur l'autre bord, noyées dans la lumière oblique, les maisons blanches de Saint- Lambert. À droite, le pont Victoria dressait ses arches sur l'horizon d'un bleu intense. Et tout près c'étaient les bateaux, les remorqueurs, les barges et la nuée frêle des chaloupes, dominés par les colosses monstrueux des transatlantiques.

Ils regardèrent tout cela longuement, sans se presser, suivant tour à tour chaque détail, admirant chaque forme et chaque teinte, et n'échangeant que de rares paroles, tellement le spectacle les saisissait.

Cependant, sous leurs pieds, la vie des quais se réveillait. Les hommes circulaient maintenant autour des hangars ; les camions roulaient en faisant trembler les traverses ; les bateaux allumaient leurs feux, et de leurs cheminées s'élevaient des torsades épaisses.

Soudain un sifflet strident retentit, couvrant tous les bruits de son vacarme, et se répercuta au loin sur le fleuve. C'était un grand vapeur, entièrement blanc, immobile au pied de la place Jacques-Cartier, qui venait de lancer ce rauque appel.

— Ah ! fit Arthur Limoges, c'est le bateau de Québec qui part. Nous allons le voir démarrer.

— Ça va me rappeler, dit la jeune fille, la fois que je l'ai pris pour aller au pèlerinage.

En effet, le vapeur s'ébranla pesamment et, traçant une longue courbe, il vint passer au devant d'eux, leur exhibant ses ponts que les passagers garnissaient comme de minuscules poupées, ses « tuyaux » à bandes noires et rouges, les rangs superposés de ses cabines, et laissant derrière lui un double sillage d'eau soulevée et de fumée noire.

— J'aime à voir partir les bateaux, confia le jeune homme.

— Oui, c'est bien amusant, dit-elle. On s'imagine partir soi-même.

À ce moment une des dragues immenses ancrées silencieusement à quelques arpents de la rive agita dans l'air son long bras. Ils virent tourner les engrenages : la pelle formidable hésita, balançant ses tenailles ballantes, puis elle plongea verticalement, faisant jaillir des cascades vertes. On sentit en dessous de l'eau la lutte sourde du monstre contre les cailloux et la glaise, scandée par la vapeur haletante. Puis le croc remonta, ruisselant d'un liquide jaunâtre, obliqua vers la tour voisine et, desserrant les dents, lâcha d'un coup son amas immonde.

— Elle en a une mâchoire, celle-là, dit Arthur ; quelle bouchée !

— Un pauvre déjeuner tout de même, remarqua la fille.

Et ils restèrent longtemps à surveiller la drague, pendant que sur le quai le mouvement, le bruit, le transport des caisses et des rails, le chargement des cales, le heurt des *trucks* et le grincement des machines, atteignaient maintenant leur apogée.

L'ouvrière enfin rompit le silence :

— Comme ça repose, pensa-t-elle tout haut, de regarder travailler les autres !

— Dire, s'exclama Limoges, qu'on serait à cette heure emprisonné entre quatre murs !

— Excusez-moi, reprit-elle là-dessus, mais est-ce que votre ouvrage serait pas dans les allumettes ?

Il lui lança de côté un regard surpris.

— C'est ça, c'est tout juste ça ; seulement, je me demande, seriez-vous divineuse pour le savoir ?

— Je vas vous dire, expliqua-t-elle un peu confuse, c'est tout simple, c'est l'odeur du soufre qui s'attache aux habits.

— Tiens, c'est pas mal trouvé. Eh bien, vous allez rire, je vous parle tout bonnement ; mais moi, par le même signe, je gagerais que vous travaillez dans le caoutchouc.

— Vous tombez dessus en plein (sur quoi tous les deux s'esclaffèrent) ; je compte et j'empaquette les ronds pour les jarres à conserves ; vous savez, la maison Ledoux. On peut dire qu'à nous deux nous faisons un bouquet choisi.

— Vous pensez, dit Arthur, qu'on n'a pas le temps d'aller se changer.

Ils s'attardèrent quelque temps encore à suivre le bateau de Longueuil ; puis d'un commun accord, ils décidèrent une excursion vers le vieux marché Bonsecours.

Là ils longèrent la file excitante des charrettes chargées de légumes, de boudins et de beurre sentant bon.

Le printemps encore était là, offrant ses verdures et ses primeurs. Parfois, la plainte d'un veau, le caquètement de poules prisonnières, dominait l'amalgame des bruits, évoquait les champs et les granges. Les ménagères, poussées dehors par le jour séduisant, se pressaient en foule, circulaient, le panier au bras, engageant avec les fermiers des marchandages plus vifs, plus éloquents que d'habitude. « Comment ! le beurre à trente-cinq sous ! » Cela se disait avec chaleur, presque avec émotion. Le fermier répliquait que les vaches avaient vêlé tard, que le lait était rare ; mais le beurre, dame, était sans pareil. « Goûtez, si ce n'est pas de l'amande ! » Et on s'entendait, on payait en riant, on se souhaitait au revoir. D'autres entouraient les étals, lavés et grattés de frais, où parmi les branches de sapin trônaient les gigots écarlates et les côtelettes roses, autour d'un cochonnet couleur de crème arborant à sa queue une touffe de persil. Et il semblait aux deux jeunes gens que tout ce mouvement, toute cette vie étaient là pour eux, pour leur servir d'amusement et de spectacle. Ils firent plusieurs fois le tour du marché, s'intéressant à tout, examinant tout à loisir. Enfin ils s'arrêtèrent à l'entrée de la rue Friponne (dont le nom les fit rire aussi), indécis quant à la prochaine manœuvre.

À ce moment, la cloche de la chapelle de Bonsecours se mit à tinter. Ses sons s'égrenèrent, familiers, parmi les timbres secs des fers sur les pavés et les bourdonnements de la foule. Ils levèrent les yeux et la virent s'agiter dans sa tourelle, lançant avec ses notes des reflets de soleil joyeux.

— Une idée, dit la fille, entrons voir l'église une minute.

Ils y furent en cent pas. Ils pénétrèrent sous la vieille nef après s'être signés d'eau bénite, et s'agenouillèrent dans un banc. Même ici le printemps régnait. Une atmosphère d'encens et de cire emplissait les arches comme une émanation de fleurs et de miel nouveau. La nef d'argent de l'ex-voto se hérissait d'éclairs sous l'ardente splendeur du dehors. Les dorures de l'autel luisaient comme autant de flammèches. De larges traînées jaunes et rouges tombaient des vitraux peints sur les coiffes courbées des dévotes. La saison neuve envahissait le sanctuaire, fraternisait avec ses effluves mystiques. Le même Dieu semblait s'incarner dans les rayons et dans les rites ; la messe qui commençait prenait l'air d'un hymne au soleil. Les deux amis ne bougeaient pas, saisis de cette extase flottante, baignés et comme noyés dans ce matin surnaturel. Ils restèrent là longtemps, ouvrant toute leur âme à cette paix, priant sans le savoir, laissant couler d'eux-mêmes les secrets de leur humble vie, et ils entendirent [sans] s'en douter la messe tout entière.

Dix heures avaient sonné quand, encore dans l'hypnose, ils se retrouvèrent sous le porche. Un sourire mutuel les réveilla.

— Ma foi, dit le jeune homme, c'est une chapelle dévotieuse : ça nous a reposés d'y être. À présent, y a-t- il quelque chose que vous désireriez qu'on voie ?

— Je voudrais voir, dit-elle, une place avec de l'herbe, des bouquets sauvages, des bibittes, et avec de vrais arbres.

Ils levèrent les yeux. Par une trouée des blocs, l'île Sainte-Hélène apparaissait, flottant sur l'eau polie comme un gros buisson d'un vert tendre.

— Y a une fée aujourd'hui, déclara Arthur, qui nous apporte tous nos souhaits. Voilà vos herbages et vos arbres.

Le *ferry* enchanté les transporta dans l'île. Il fallut, par exemple, que les vingt sous d'une des deux bourses lui restassent comme frais de passage.

Là, c'était le printemps dans le printemps, le triomphe cumulé de toutes les forces du renouveau. Le feuillage perçait les bourgeons, les mousses perçaient le sol, les renoncules perçaient les mousses, les fourmis et les guêpes perçaient les mousses et les fleurs. Et sur tout cela, sans l'entrave des cheminées, des toits, le soleil s'épandait à pleines ondées, à pleines trombes, excitant et émoustillant toutes ces vies. Le vert couvrait toute l'île d'une tenture unique, étageant ses teintes, mais décrété par une mode de saison impérieuse. Sous un érable verdoyant, sur un banc peint en vert, les deux amis s'assirent, les pieds dans l'herbe d'émeraude. Et presque immédiatement la jeune fille fit un saut : une bibitte verte se promenait sur son corsage.

Les visiteurs étaient rares dans l'île à cette heure.

Seuls des enfants passaient de temps en temps avec leurs bonnes. Mais un jeune chien, sous l'ivresse printanière, leur donnait le spectacle de courses folles dans les allées, de bonds grotesques, de tournoiements vertigineux, et parfois, haletant, venait s'aplatir à leurs pieds. Soudain il disparut à toute vitesse à la poursuite d'une feuille de journal que la brise chassait devant elle.

Le calme rétabli les rendit à eux-mêmes.

— Savez-vous, dit la fille, que d'avoir tant marché vous creuse l'estomac ? Je suis sûre que, comme moi, vous mangeriez bien une beurrée.

— Merci, je ne voudrais pas, s'excusa Arthur, car moi, je n'ai rien apporté : j'ai coutume de dîner au restaurant.

— Mais cette fois c'est partie de campagne, il faut mettre tout en commun.

Elle déficela son paquet, contenant deux sandwiches, et malgré ses protestations lui en mit une entre les mains, attendant qu'il y eût mordu avant de toucher à la sienne.

— Est-ce pas drôle ? songea-t-elle tout haut, nous voilà à goûter ensemble, et je ne sais même pas votre nom.

— C'est plus que temps que je vous le dise. Bien, c'est facile : je suis un Limoges, et mon premier nom c'est Arthur.

— J'ai connu des Limoges à Lanoraie, dit-elle. Moi, je m'appelle Angélina, Angélina Clément.

— Eh bien, mam'zelle Clément, ça me fait grand plaisir qu'on ait fait connaissance ; j'aurais pas cru, y a quelques heures, que j'aurais cette chance-là.

— C'est arrivé tout seul, reprit-elle, je me demande encore comment.

Alors ils s'entretinrent un peu d'eux-mêmes, de leurs familles et de leur vie de chaque jour. Angélina vivait chez une cousine qui l'avait élevée après la mort de ses parents. Elle avait passé à Lanoraie ses premières années, et soupirait souvent après la belle campagne. Mais il fallait gagner sa vie, même à sentir le caoutchouc. Quand elle aurait un peu d'argent, son ambition était d'acheter un lopin du côté du Sault et de se mettre à élever des poules.

Arthur s'épancha jusqu'à dire qu'il était fatigué de tremper des bouts d'allumettes ; que son oncle et sa tante le traitaient au mieux, mais qu'il s'ennuyait malgré lui d'être seul avec ces vieilles gens ; qu'il comptait, le prochain automne, s'engager aux moissons dans l'ouest, et peut-être rester par là-bas.

— Rester si loin, s'exclama la fille, et ne jamais revenir ici ?

— Ça me coûtera, dit Arthur, mais quand on n'a pas de vrai chez soi !...

Sur quoi, ils firent silence, songeant obscurément à l'instabilité des choses et à la brièveté des pique-niques. Et tout d'un coup le chien revint, plus bruyant, plus fou que jamais, et se mit à tourner autour d'eux avec des bonds de clown en délire.

— Ce chien-là, dit Arthur, a le printemps au corps ; il a fait comme nous autres, il a pris un jour de congé.

La collation leur parut délicieuse quoique, ainsi coupée en deux, elle leur laissât un brin d'appétit. Alors ils se levèrent et, à loisir, se promenèrent dans l'île, suivant les allées ratissées de frais, explorant les sentiers, s'arrêtant devant les baraques encore vides et les chevaux de bois muets, lançant des cailloux dans le fleuve, se penchant sur les premières anémones, mais surtout humant l'air intense et buvant les flots du soleil. Il était plus d'une heure quand la sirène du traversier hula son appel rauque. Ils furent surpris qu'il fût si tard et se décidèrent au retour. Quelques minutes après ils se retrouvaient sur les quais. Incidemment, le voyage avait gobé leurs derniers vingt sous.

— Ça, c'est une excursion, dit Angélina. Merci beaucoup, monsieur Limoges. À présent, vous êtes fatigué et je m'en vais regagner chez nous. Mais ça vous irait-il, en route, qu'on passe par la rue Sainte-Catherine ? Y a là les plus beaux magasins et j'aime tant voir les étalages.

— Fatigué ? dit Arthur, vous ne le croyez pas. Et puis, rappelez-vous, nous sommes partis pour la journée. C'est une fameuse idée d'aller voir la rue Sainte-Catherine.

Ils y montèrent sans se presser, puis commencèrent une longue étude des vitrines variées et éblouissantes. Le printemps était encore là dans les teintes des légères étoffes, dans la fraîcheur des modes nouvelles. Les fourrures avaient disparu pour faire place aux indiennes et aux mousselines. Des souliers délicats avaient l'air faits exprès pour fouler l'herbe des pelouses. Des chapeaux chargés de corolles semblaient des jardins suspendus. Ailleurs s'étalaient des râteaux, des bêches reluisantes, mêlés aux paquets rouges et verts des graines de fleurs et de légumes ; – ou bien les instruments du sport, les longues lignes de bambou, les gibecières, et les mouches formées de plumes éclatantes. Un agent d'immeubles exhibait des tracés de fermes suburbaines, des photographies de villas à vendre le long de la rivière Chateauguay. Et le même grand soleil ruisselait sur la rue, échauffait les trottoirs, colorait les enseignes de tons magiques. Leur course les conduisit jusqu'à la rue Windsor, au point où les boutiques s'espacent pour faire place aux belles résidences. Alors ils revinrent sur leurs pas de l'autre côté de la rue. Tout à coup Arthur s'arrêta.

— C'est bien beau de se promener, mam'zelle Clément, dit-il, mais je sais qu'avec cette longue marche vous êtes simplement affamée. Il est bientôt quatre heures et, grâce à votre bon cœur, vous n'avez eu qu'une miette à vous mettre sous la dent.

Angélina se mit à rire :

— Je ne dis pas, ma foi, que je ne supporterais pas quelque chose ; par exemple, une assiette de soupe, des radis bien croquants, des patates écrasées, des fèves, et, vous savez, une tranche de rosbif. Mais vous oubliez un seul point : nous n'avons plus le sou à nous deux. Ça ne fait rien, allez ; je ne suis pas pire que vous, et nous souperons mieux ce soir.

— Pas de ça, dit Arthur, il me vient une idée. Suivez-moi, s'il vous plaît, et ne dites pas un mot.

Ils se trouvaient en face d'un restaurant cossu qui montrait par toutes ses fenêtres des rangées de tables luisantes.

— Je connais quelqu'un ici, confia-t-il, le premier garçon, et ça me surprendrait s'il nous arrivait pas une chance.

Ils entrèrent sans broncher, et se virent face à face avec la connaissance d'Arthur. Ce dernier prit de suite une contenance aisée et digne :

— Bonjour, cher monsieur Roche, dit-il en lui serrant la main, je vous présente mam'zelle Clément, et j'aimerais à vous dire un mot. Y a-t-il pas quelque ouvrage ici que je pourrais vous faire en échange d'un double dîner ? Il se trouve que nous sommes loin d'où c'que nous allons, notre argent a passé en route, et quelque chose à croquer nous rendrait service.

Monsieur Roche les toisa bienveillamment.

— Farceur ! dit-il enfin en tapant Arthur sur l'épaule, qui est-ce qui aurait cru ça de toi ? Asseyez-vous, mademoiselle, et toi, suis-moi à la cuisine. Tiens, reprit-il quand ils y furent, voilà une pile de plats et d'assiettes ; tu peux les laver si tu veux, ça te comptera pour le dîner.

Revenu vers Angélina, il l'assura que c'était parfait, et qu'en une demi-heure Arthur aurait terminé sa tâche.

— Est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, dit-elle, être employée à quelque chose ?

— Si cela vous fait plaisir, vous pourriez servir ces messieurs qui sont là, dans le coin à gauche. Mettez ce tablier ; vous accrocherez bien vingt sous pour votre peine.

Elle s'y mit avec tant de grâce que, les messieurs partis, elle trouva quarante sous qu'ils avaient laissés sur la nappe.

En même temps Arthur revenait, les mains grasses, mais la face joyeuse.

— Et à présent, dit monsieur Roche, leur offrant le menu, qu'est-ce que je vais vous apporter ?

— Je voudrais, dit Angélina, une assiettée de soupe aux choux, une demi-douzaine de radis, des patates écrasées, pas mal, des fèves vertes au beurre et une jolie tranche de rosbif.

— Ça sera la même chose pour moi, dit Arthur ; seulement, monsieur Roche, ajoutez, s'il vous plaît, deux cafés à la crème et deux parts de gâteau aux fraises.

Quand ils eurent fini ce banquet, un bien-être idéal les pénétrait ; toute fatigue avait fui, et leurs veines pétillaient de jeunesse nouvelle. Ils remercièrent monsieur Roche avec effusion. L'horloge marquait juste quatre heures.

— À présent ça va mieux, constata Arthur, et il nous reste un bon bout de temps. À mon tour de faire un souhait. Y a une place qui nous manque encore et qui serait plaisante pour finir la journée.

— Et laquelle ? dit Angélina. Puis, inspirée : Je gage que vous voulez dire la montagne !

— La montagne, sûr, répéta-t-il : pouvez-vous grimper jusque-là ?

— Ça s'adonne, dit-elle, se cambrant, que je suis assez riche pour nous faire voiturer en haut.

Elle étala ses quarante sous devant le garçon stupéfait. Ils firent signe au tramway qui, par des avenues ombreuses et à travers de longs détours, les conduisit à l'entrée du parc. Au bout de dix minutes, ils étaient assis côte à côte sur un banc isolé, tout au sommet du mont Royal.

De ce point culminant, on eût dit tout le monde visible noyé d'une inondation de vagues vertes. Le flot inégal des feuillages descendait comme une cataracte les pentes aiguës du mont, s'épandait sur la ville, serpentait dans les rues, couvrant les maisons jusqu'au faîte. Le fleuve le coupait d'un courant plus sombre où circulaient des reflets d'or. Plus loin, il se poursuivait jusqu'à l'horizon par le plan uni des campagnes. Une vapeur irisée s'en élevait, faite de toutes les effluves du sol. Le soleil, comme un feu qui va s'éteignant, y allumait des flamboiements rougeâtres. Les pétillements intenses du jour s'affaissaient, se fondaient dans un calme alangui et universel.

De leur poste exalté, les deux jeunes gens embrassaient cette scène, saisis d'un enivrement muet, presque inconscient. Ils en suivirent longtemps les merveilles changeantes, le cœur envahi d'une paix douce. Un moment la fille se leva, tendant les bras d'instinct vers la lumière magique, et pour la première fois Arthur la vit réellement. Il la vit différente de celle qui l'avait suivi tout le jour, revêtue soudain d'une splendeur étrange : elle lui apparut comme une fée dressée dans une gloire, comme le Printemps lui-même vivant et souriant ; et tout à coup il la trouva si belle, si belle, qu'il n'osait plus la regarder !

À ce moment un roulement se fit entendre et se rapprocha sur la route. Une luxueuse auto déboucha d'un détour, puis, ralentissant son allure, vint s'arrêter juste en face d'eux. Il en sortit un homme qui paraissait avoir trente ans, à la mine opulente et mis avec une élégance extrême. Sans regarder autour de lui, il se planta au bord du chemin et se mit à contempler le paysage avec tous les signes du ravissement.

L'est assombri, l'ouest éclatant, le précipice fleuri tout près, en haut le firmament de pourpre, semblaient l'attirer tour à tour et exciter son enthousiasme. Des gestes, des exclamations lui échappaient. Quelque poète, eût-on jugé, en quête d'inspiration et d'images. Comme il changeait de place pour varier son point de vue, sa figure, une seconde, se profila du côté du banc, et Angélina l'aperçut. Le violent soubresaut qu'elle eut faillit faire chavirer le siège. Un « oh ! » s'étouffa dans sa gorge, son visage peignit une surprise voisine de l'effroi. Comme Arthur, inquiet, se penchait vers elle, elle lui chuchota ces seuls mots :

— Dieu ! Mon patron, monsieur Ledoux !

S'il la reconnaissait ! S'il la sommait d'expliquer sa journée perdue, son escapade avec ce garçon ! Ce serait le renvoi, sans compter la honte, et ainsi ces belles heures se dénoueraient en catastrophe. Elle voyait s'avancer, prise d'un vague remords, le châtiment mérité, providentiel. Un espoir lui restait, qu'il ne s'aperçût pas de sa présence, passât son chemin sans la voir.

Mais presque au même instant l'intrus se retournait, les découvrait sur leur banquette, et s'avançait tout droit vers eux.

— Pardon, dit-il affablement, je me croyais tout seul, mais j'aime à en voir d'autres ici. Ça ne vous fait rien que je m'assoie une minute à côté de vous ?

— Pour sûr que non, monsieur, dit poliment Arthur. Monsieur Ledoux s'assit et les dévisagea sans manifester de surprise.

— Vous avez joliment bien fait, dit-il, d'être montés jusqu'ici. C'est idiot, n'est-ce pas, par un jour pareil, de faire autre chose que flâner ? Quel printemps ! Figurez-vous que ce matin j'allais m'enfourner dans une cave noire et manquer toute cette belle parade. Une fabrique, vous savez, dont ils m'ont flanqué directeur, et une de caoutchouc encore. D'abord moi, je suis fait pour conduire une fabrique comme pour commander un cuirassé. Je voulais étudier la musique, et voilà où j'en suis rendu. Mais ce matin, c'était trop fort. Les auditeurs avaient rendez-vous pour me présenter leur rapport et m'attendaient avec leurs masses de chiffres. Cela aurait duré des heures ! Je me suis rendu, malgré tout, jusqu'à la porte ; mais là le caoutchouc m'est monté au nez, et j'ai vu que le soleil se moquait de moi. Merci ! j'ai envoyé promener les auditeurs, et je leur ai donné l'exemple. Je suis parti avec l'auto, j'ai fait le tour de l'île ; mais ça ne m'a pas contenté. Alors j'ai passé le pont, parcouru Laprairie, Caughnawaga, Chateauguay, Beauharnois, Valleyfield et je suis revenu par Saint-Isidore et Longueuil. Tout seul ! Et je vous promets que je ne m'ennuyais pas. Je voyais positivement pousser l'herbe. Non, mais est-ce assez beau, cette lumière, et cet air, et tout ? Et les Iroquois étaient heureux ! Et la senteur du caoutchouc que j'ai esquivée tout le jour ! Mais je ne sais comment, reprit-il, reniflant soudain, on dirait à présent qu'elle vient me relancer jusqu'ici !... Puis, faisant volte-face à Angélina atterrée : « Vous avez fait comme moi, n'est-ce pas ?

Vous avez dit au jeune mari : Allons voir le printemps sur la montagne. Je sais que vous êtes mariés, au fait, parce que vous êtes mis comme tous les jours ; si vous étiez garçon et fille, vous seriez endimanchés. Ah ! ah ! je suis, comme on dit, perspicace. Eh bien ! être ici à cette heure, ça ressuscite la lune de miel, n'est-ce pas ? Ça remet le cœur à neuf, ça nettoie les choses ennuyeuses »...

Et, sans attendre de réponse, monsieur Ledoux amplifiait son monologue et ajoutait de nouvelles strophes à son hymne au printemps. Mais tout à coup, figé net dans sa rhapsodie :

— Aïe ! aïe ! fit-il, lourdaud que je suis ! Aïe ! je vais m'en faire donner par ma mère !... Figurez-vous que la vieille dame m'avait chargé d'une commission pressante, et je l'ai oubliée !

— Vous vous excuserez sur le printemps, risqua Arthur Limoges.

— Et c'est sa faute aussi, mais elle n'en croira rien. Je devais, dans ma course par la contrée, lui trouver un jardinier et une ménagère. C'est même pour ça qu'elle me croyait parti. Notre villa, au Sault, est entourée d'un grand terrain ; il y a une vache et des poules, et on cultive quelques légumes... Comment faire à présent ? Dites donc, vous ne connaissez pas un couple qui voudrait s'engager pour ça ? Ils sont logés, nourris, et on les paie le mieux qu'on peut.

— J'ai personne dans l'idée à c't'heure, répondit Arthur.

— Comment faire ? répétait monsieur Ledoux ; je ne peux pourtant pas recommencer demain à courir la province. Ces auditeurs !... Vous-même, vous n'êtes pas jardinier ?

— Je peux donner un coup de bêche, dit le jeune homme, mais c'est à peu près tout. Une fois j'ai planté des tomates, et elles étaient pas mal venues.

— Eh bien ! n'en faut pas tant, vous apprendriez vite. Et peut-être que madame saurait traire une vache ? Quant aux poules, c'est facile ; on leur jette du grain par la tête et on leur crie : « Petit ! petit ! »

Il se fit un silence. Angélina était toute rouge et ne savait où se tourner. Elle allait protester, détruire cette équivoque ; mais, alors qu'elle ouvrait la bouche, ses yeux rencontrèrent ceux d'Arthur attachés sur elle, et les mots périrent en chemin. Car ce regard disait une suggestion si ferme, une requête si humble, un espoir si intense, tant de tendresse offerte et de fidélité promise, le rêve d'un si captivant avenir, que tout ce qu'elle put faire fut de rougir plus fort encore et de baisser les yeux.

— J'ai trait des vaches à Lanoraie, murmura-t-elle.

Dans l'éclair qui avait passé, Arthur Limoges avait lu sa réponse et n'en était pas étonné, quoique son cœur battît très fort. N'était-ce pas un jour de conquête ? Elle voulait bien, c'était tout naturel, et semblait décidé depuis des siècles infinis. Elle lui répondait simplement comme elle avait fait ce matin quand il avait dit : « Venez-vous ? » Elle le suivrait partout dans la vie comme elle l'avait suivi pendant cette journée. Le printemps était cause de tout, et souriant, les couvrait de son manteau rose.

— Qu'est-ce qu'on en dit ? Je suis très sérieux, reprit monsieur Ledoux.

— Monsieur, dit Limoges avec assurance, nous serions contents d'essayer, puisque vous nous croyez capables. Nous aimons la campagne et nous souhaitions une place comme ça. Seulement, pour nous préparer, ça nous prendrait peut-être trois semaines.

— Trois semaines ? diable, c'est long ! Qu'est-ce qui peut tant vous retarder ?

— Oh ! différentes raisons. Mais moi, je pourrais commencer tout de suite, et elle me rejoindrait dans trois semaines.

— Eh bien ! ce serait parfait. Vous me tirez une épine du pied. Voici l'adresse exacte ; ma mère vous attendra demain. Mais ne lui dites pas que je vous ai trouvés sur le mont Royal.

Ainsi délivré d'embarras, monsieur Ledoux se remit à inspecter le paysage avec une faconde renouvelée. Mais les jeunes gens n'écoutaient plus, perdus au fond d'eux-mêmes, pétrifiés de ce miracle.

— Voilà, dit-il enfin, le soleil qui va se coucher : il faut que je redescende. Ça me ferait plaisir, puisque nous avons fait des affaires, de vous reconduire jusque chez vous.

Ils furent repris d'une inquiétude :

— Oh ! non, merci, dirent-ils presque ensemble.

— Comment ! comment ! insista monsieur Ledoux, vous n'allez pas me refuser ça. Permettez donc, madame.

Il ouvrit la portière de l'auto et attendit. Angélina la franchit, poussée par une force somnambulique. Le garçon la suivit, presque inconscient, et s'installa près d'elle sur les somptueux coussins. L'obligeant chauffeur prit la roue ; la machine dévala dans un nuage de poussière distinguée. Par les détours du parc, par les avenues vertes, par les rues fourmillantes, l'auto les emportait, noyées dans leur rêve, l'auto les promenait comme en un triomphe.

— Et où faut-il vous déposer ? s'enquit monsieur Ledoux.

— Débarquez-nous donc, dit Arthur, en face de l'église du Mile-End : de là il n'y a qu'un pas chez nous.

— Et pourquoi pas à la porte même ?

— Non, devant l'église, s'il vous plaît ; nous ne pouvons pas rentrer tout de suite.

Et ce fut là qu'enfin ils se retrouvèrent seuls, à l'endroit presque où les avait pris le matin le tramway fatidique. Le soleil mourait maintenant dans une dernière fusée d'ors rougis et de pourpres éclatantes. Le printemps, languide, se taisait, apaisait ses souffles, semblait se dévêtir pour un solennel repos. Mais eux ne savaient plus à présent si c'était le printemps qui chantait en eux, ou leur amour, ou leur jeunesse.

— J'espère que tout cela est vrai, dit Arthur.

— Ce sera vrai si vous voulez, dit Angélina.

Ils se serrèrent la main en guise de foi jurée. Et tout à coup les cloches sonnèrent, disant la fin du jour, gaies comme pour un rite nuptial, achevant de les enivrer, mettant dans leurs yeux des larmes heureuses.

— Bonsoir, mam'zelle Clément, dit Arthur. Demain, n'allez pas travailler ; j'irai vous voir sur les neuf heures.

Printemps,
une nouvelle de Louis Dantin / Eugène Seers (1865-1945),
a été écrite en 1927.

© Vertiges éditeur, 2025

ISBN : 978-2-89854-547-4

Dépôt légal – BAnQ : premier trimestre 2025

– 2548e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org